

Les glaneurs, du Moyen Age à Internet

L'habitude de récupérer fruits et légumes lors de la fermeture des marchés perdure et se modernise

C'est une fin de marché ordinaire, ce jeudi 14 février en début d'après-midi, place de Joinville, dans le 19^e arrondissement de Paris. Sur le stand de la famille Saadoun, les prix commencent à s'effondrer. Des acheteurs se pressent, d'autres, comme Emmanuelle, restent en retrait. La jeune étudiante de 21 ans porte un grand sac à dos et semble hésiter à avancer. Son heure n'est pas encore venue : elle est là pour récupérer gratuitement les « manques » des vendeurs.

La jeune femme vit de l'aide de ses parents, de quelques cours particuliers de français et d'une allocation logement. Elle dispose d'« environ 650 euros » par mois, pour payer son loyer, la nourriture et quelques loisirs. Trop riche pour demander une bourse, pas suffisamment pour faire toutes ses courses au supermarché. « La base, c'est chez Lidl. Le reste, c'est au petit bonheur la chance », dit-elle.

Depuis son arrivée à Paris, en septembre 2007, elle a rejoint la tribu des glaneurs des fins de marchés, souvent plus âgés et plus nécessiteux qu'elle. Ce jour-là, elle est la seule « jeune ». Fuyants, les autres glaneurs sont souvent des femmes, relativement âgées. Certaines expliquent, l'air gêné, « venir chercher de quoi nourrir [leurs] animaux ».

« Au moment de la remballe »

Coutume ancestrale, le droit de glane permet à quiconque, une fois un champ moissonné, de récupérer les légumes non ramassés. « Au XIX^e siècle, la pratique était très encadrée, détaille M^e Bernard Mandeville, avocat au barreau de Paris, spécialiste de droit rural. Les périodes de glane étaient arrêtées officiellement. Aujourd'hui, c'est un peu désuet, mais toujours autorisé. La glane sur les mar-

chés en est la déclinaison urbaine. Comme les déchets, les fruits et légumes abandonnés ont un statut de res nullius, soit « chose qui n'appartient à personne ».

Les relations entre glaneurs, commerçants et éboueurs passent par des règles implicites. « Il faut éviter de réclamer et attendre un geste des vendeurs, au moment de la remballe. Les marchands laissent par terre dans des caisses ce qu'ils ne reprennent pas, les plus attentionnés préparent des petits sachets », raconte

Emmanuelle, qui a vite compris le système.

Maurice Tolédano, directeur de l'entreprise EGS, concessionnaire entre autres du marché de Joinville, confirme : « Les vendeurs ont l'obligation de balayer leurs emplacements et d'empiler leurs déchets. Ils ont tout intérêt à donner ce qu'ils peuvent pour que les glaneurs ne viennent pas défaire leurs emplacements. » Le professionnel des marchés admet toutefois que « glaneurs et vendeurs se livrent parfois une vraie gué-

erre, autour de l'empilement des cagettes ».

Depuis un an, certains ont investi Internet. Le mouvement des « freegan » (terme né de la contraction entre « free », gratuit, et « vegan », l'un des courants végétariens) connaît un succès relatif. Né aux Etats-Unis, ce mouvement, qui entend dénoncer « gaspillage et hyper-hygiénisme », a été popularisé grâce au « dumpster diving », ou « plongée en poubelles ». Pierrick Goujon, 25 ans, habitant Aix-en-Pro-

vence (Bouches-du-Rhône), promeut le mouvement en France. « J'ai été filmé pour l'émission "66 minutes" de M6, au mois de décembre. Depuis, les connexions sur le site que j'anime, freegan.fr, ont explosé », avance le jeune homme, qui a alimenté les forums sous le pseudonyme de « Triskel ».

Les « freegan » échangent entre eux toutes sortes de bons plans : un tel livre les détails sur les horaires de sortie des poubelles de la supérette du quartier, une autre propose un plan « chez un distributeur directement » et envoie les photos de ses trouvailles... Ils débattent également des précautions à prendre pour éviter l'intoxication alimentaire : privilégier les fruits et légumes, de préférence lavés à grande eau, se méfier des laitages, goûter la viande du bout de la langue, etc.

Le regard des autres

Le nombre des adeptes est difficile à estimer. Depuis Aix-en-Provence, « Triskel » avance le chiffre de 2 000 « freegan » en France. En région parisienne, Wilfried, 23 ans, alias « Wil75 », a organisé six virées collectives depuis décembre 2007 - emmenant régulièrement des journalistes avec lui. « En groupe, on a moins peur du regard des autres quand on fouille une poubelle », explique-t-il.

Mais, depuis quelques semaines, Wilfried prend ses distances avec le mouvement : « Je me sens un peu trop seul (...) malgré les motivations sincères que j'ai pu entendre de vous », écrivait-il, amer, à ses camarades. Autant de questions que les pudiques et traditionnels glaneurs, poussés par des nécessités autrement plus fortes, ne se posent pas vraiment. ■

ANTOINE BAYET



Pierrick Goujon à la recherche de nourriture dans les poubelles d'Aix-en-Provence. BORIS HORVAT/AFP